

Séance d'installation de Catherine Meurisse à l'Académie des beaux-arts

mercredi 30 novembre 2022

discours de Catherine Meurisse

Chers consœurs et confrères,
Chère famille,
Chers amis,

Un soir de décembre 2019, un homme masqué (d'un de ces cache-nez que les masques FFp2 n'avaient pas encore supplantés), drapé dans l'obscurité de sa cape, coiffé d'un bicorné ésotérique, m'abordait en ces termes : les couloirs de l'Institut de France bruissent d'une rumeur nouvelle, les esprits s'ouvrent, l'Académie des beaux-arts pourrait accueillir la bande dessinée. Tentez votre chance, murmura-t-il depuis le buisson d'oliviers qui le dissimulait - à moins qu'il ne fût le buisson à lui tout seul - d'un très joli vert, aux coutures soignées. Il s'agirait de faire entrer par effraction la bande dessinée sous la Coupole. *Par effraction*. Cet académicien, car c'en était un, historien de l'art, romancier familier d'Arsène Lupin, que vous venez d'entendre à l'instant, m'invitait à faire un casse. Je ne pouvais que prêter l'oreille à ce professionnel.

Quelques semaines plus tard, la chance était tentée et souriait à la bande dessinée. Un casse sans dommage, sans violence. Un pied de nez sans pied de biche. Une adoption. On offrait au délicat séant du monte-en-l'air le siège numéro 11, réchauffé par feu les peintres d'Hauterive, Thévenin, Girodet... Le fier Eugène Delacroix, fauteuil numéro 13, souriait peut-être de ne pas avoir à prêter son propre coussin à la nouvelle venue, lui qui avait si péniblement tenté par huit fois d'entrer à l'Académie. (Cher Eugène, n'en parlons plus.)

Joie des uns de voir entrer le 9^e art dans la bergerie, terreur des autres de l'imaginer se figer dans un palais.

La bande dessinée, on la chérit depuis l'enfance, on l'aime tant qu'on craint de la voir abîmée. On la voudrait intacte, pour toujours. Aurait-elle désormais à sa boutonnière des médailles encombrantes, tel le sparadrap du Capitaine Haddock ? Je ne suis pas inquiète. La Coupole est sur la bande dessinée la cloche en verre que le jardinier met sur une plante aimée pour la protéger des intempéries. Regardez-la pousser, croître... soulever même un coin de son abri de verre et laisser trainer ses rameaux... Elle ne tient pas en place : élue dans la section Peinture, la voilà qui rejoint officiellement la section Gravure et Dessin. Où s'arrêtera-t-elle ?

La bande dessinée, « *l'art sans nom* », comme la nomme notre cher confrère Pascal Ory, de l'Académie française, est une acrobate et une saltimbanque.

À l'origine, il y a le dessin. Le dessin parle souvent mieux que son propre auteur. Il est plus audacieux, moins timide, parfois moins bête. Malgré la vitesse d'exécution, il a pris le temps de réfléchir. Maîtrisé, il se conjugue avec l'inconscient et triomphe du surmoi. « *C'est la main qui dirige, plus que la tête* », confie l'illustrateur Quentin Blake. Dans ce paradoxe du dessin résident sa magie et une surprise pour le créateur lui-même. Quand le premier trait est jeté sur le papier, le dessinateur est encore ignorant ; une fois le dessin achevé, c'est tout un monde qui est apparu et qui respire, tel un être vivant. Il s'agit moins de préciser des contours que de dire une vérité. Le dessin, c'est *tout* et c'est *vrai*. Et cela remonte même au temps d'une communication antérieure au langage. Le dessin est la patrie perdue de l'enfance.

« *Jamais je n'ai décidé que je dessinerai*, déclarait Winsor McCay dans les années 20.

Je ne pouvais simplement pas m'en empêcher. Je dessinais pour mon propre plaisir. Je ne me suis jamais soucié de savoir si quelqu'un aimait mes dessins. Je dessinais sur les clôtures, au tableau noir de l'école, sur de vieux bouts de papier, sur les murs des granges... J'ai simplement dessiné et dessiné. Aujourd'hui j'aime toujours autant dessiner que quand j'étais gosse. Je n'ai jamais été aussi heureux que lorsque je dessinais Little Nemo. ».

Ces mots nous correspondent parfaitement, heureux « professionnels » du dessin qui dessinons comme tous les enfants depuis l'enfance, et qui avons continué, sans trop savoir pourquoi, quand la majorité des adultes en devenant, sans trop savoir pourquoi, posait le crayon.

Ceux-là restent « simples lecteurs ». Mais la bande dessinée choisit ces maladroits autant qu'elle peut. Parce qu'elle s'inspire de la vie, de la littérature, des sciences ou des arts, parce qu'elle emprunte aux rêves et aux souvenirs, parce qu'elle sait se faire comprendre des petits et des grands, la bande dessinée réussit, albums après albums, un miracle : faire de ses lecteurs, quels qu'ils soient, des adultes qui ne rompent jamais le lien avec leur enfance, quelle qu'elle fut.

Comme le narrateur d'*À la Recherche du temps perdu* qui, buttant sur deux pavés disjoints de Paris, revit un sentiment de félicité jadis vécu à Venise, ne retrouvons-nous pas une sensation de bonheur éprouvée autrefois en « retombant » sur un album d'Astérix, en « ouvrant » un Tintin au hasard, en respirant le parfum de leurs pages ? Glissons-nous entre les mots de Proust comme on se glisse sous la couette : « *Même si le simple goût d'une madeleine Astérix ou d'une madeleine Tintin ne semble pas contenir logiquement les raisons de la joie que nous éprouvons, on comprend que le mot de « mort » n'ait pas de sens pour nous. Situé hors du temps, que pourrait-on craindre de l'avenir ?* ». Je n'ose imaginer Marcel me blâmant de remplacer son cher biscuit dodu par des héros à gros nez, lui qui eut comme professeur de sciences naturelles, au lycée Condorcet, Georges Coulomb, alias Christophe, l'auteur des premières bandes dessinées françaises : *Le Sapeur Camember* et *La Famille Fenouillard*.

Quand bien même elle est élevée au rang d'art, la bande dessinée ne perd jamais de vue la profondeur, la spontanéité et la joie de l'enfance. Mais il faut se rendre à l'évidence, comme disait Hergé commentant sa couverture du *Lotus Bleu* fraîchement composée : « *C'est trop beau pour des gosses* ».

L'enfance de la bande dessinée, quelle fut-elle ?

De même que le mot « impressionnisme » a été forgé en réaction à l'article d'un journaliste, on trouve trace de l'appellation « bande dessinée » dans les colonnes d'un journal, *Le Populaire*, en 1938. De même que l'impressionnisme prend ses sources avant 1874, la bande dessinée naît bien avant le 20^e siècle. Certains considèrent le suisse Rodolphe Töpffer (né en 1799) comme son inventeur, quand d'autres désignent les femmes et les hommes de Lascaux ou les auteurs de la tapisserie de Bayeux.

La bande dessinée aurait à voir avec la grande Histoire de l'humanité.

En 1830, les facéties illustrées de Töpffer se trouvent dans les mains (je l'ignorais avant d'écouter Benoit Peeters au Collège de France) de son contemporain Goethe. Le poète prend – je cite - « *un plaisir extraordinaire* » dans ce livre « *très amusant* », qu'il compulse cependant avec parcimonie, de peur de souffrir – je cite encore - « *d'une indigestion d'idées* ». Les images séquentielles de Töpffer, pleines de vivacité et d'humour suivent le fil, au sens littéral, de la pensée. Un fil qui se noue, se dénoue, se rompt, s'emmêle, se confond avec l'espace de la page et avec le texte. Cette œuvre révolutionnaire éblouit Goethe, qui trouve son dessinateur étincelant « *de talent et d'esprit* ». À ceux qui pensent encore qu'elle n'est qu'une affaire de « petits Mickeys », il est bon de rappeler que la bande dessinée est née sous les auspices d'un immense poète, dramaturge, romancier et théoricien de l'art allemand du 19^e siècle. Citons également Tolstoï, qui considérait volontiers Töpffer comme l'une de ses sources d'inspiration. On oublie trop souvent que les grands et les graves écrivains, enclins à faire souffrir leurs jeunes héros ou à jeter sous des trains leurs héroïnes enfiévrées, savent se payer de bonnes tranches de rire.

La bande dessinée, qui toujours selon Töpffer « *parle directement aux yeux* », semble née parée d'humour.

Pastiches, pamphlets, parodies, récits de voyages picaresques fleurissent sous la plume des dessinateurs Cham, Gustave Doré, Gavarni, Nadar, Grandville, Daumier...

Tous naviguent entre l'illustration et la bande dessinée, et manient la plume comme on manie l'épée. La pointe voltige – une mouche ! ; ils ouvrent la ligne, la bouche ; à la fin de l'envoi, ils touchent.

Pourquoi l'humour ? « *L'homme souffre si profondément qu'il a dû inventer le rire* », avance Nietzsche, auteur du fameux dictionnaire de blagues *Le Gai savoir*.

Dépressifs mais résilients, les dessinateurs appartiendraient à une grande confrérie d'experts en catharsis, fournisseurs officiels de politesse du désespoir...

L'humeur, cette bile, est transformée par le dessinateur humoriste en eau d'une fontaine limpide à laquelle s'abreuvent les cabossés de l'existence et dans laquelle ils voient un reflet de leur visage soudainement consolé. « *Dessiner, c'est venger le lecteur* », dira plus tard un autre philosophe, Cabu, digne héritier des dessinateurs cités plus haut. Et la bande dessinée de rire de ne pas figurer (encore) au Panthéon, heureuse de faire des allers et retours sans gêne des salons à la rue. Libre de ses mouvements.

Libres de leurs mouvements, *les Pieds Nickelés* le sont. Et quels mouvements : gesticulations, bagarre, filouteries, chutes. Apparus, comme *Bécassine*, au début du 20^e siècle, ils feront longtemps croire, et c'est une de leurs meilleures farces peut-être, que la bande dessinée n'est destinée qu'aux enfants. Il faut dire que le jeune public est au rendez-vous, fasciné par cette nouvelle forme de littérature en images et en couleur.

Les enfants suivent Little Nemo au pays des rêves comme ils suivraient le joueur de flûte de Hamelin, et en reviennent transformés. Bientôt ils talonnent Tintin, dont le créateur, Hergé, s'est souvenu de ses propres lectures d'enfance : Benjamin Rabier, Töpffer, encore lui, Jules Verne, Maurice Leblanc. Le phénomène de la série illustrée prend de l'ampleur. Au début des années 30, en Europe, fleurissent les périodiques : *Le journal de Tintin*, *Le journal de Spirou*.

Le Journal de Mickey dévoile avec fracas les héros du comic strip américain : la galaxie Disney bien sûr, mais aussi Popeye, Tarzan... Les comics « *glissent à profusion dans leurs images des personnages à peine vêtus, les femmes étalant avec complaisance des formes toujours avantageuses, et bien propre à troubler les sens en éveil de nos jeunes lecteurs* », frissonnent les frileux. Le ver est dans le fruit défendu.

Bécassine aura tout de même attendu trente ans pour se muer en Betty Boop, troquant son corset et son parapluie à manche de canard contre des bas résille et une bouche en cul de poule.

« *Troubler les sens en éveil* ». N'est-ce pas le but de l'art et de la littérature ? Et n'avons-nous pas le devoir, pour nous sentir vivants encore, d'être troublés toujours ?

Mais revenons à notre pudique chronologie.

Dans les années 50, le magazine *Mad*, le bien nommé, commis par Harvey Kurtzman, paraît aux Etats Unis. Après le belge *Spirou*, où s'épanouissent les fabuleux Franquin, Roba, Peyo, la revue *Pilote* naît en France. Faisons ici résonner les noms des esprits de feu, de ces djinns qui ont peuplé le magazine : Goscinny, Uderzo, Gotlib, Bretécher, Beuville, Moebius, Tardi, Mézières, Christin, Druillet, Barbier, Sempé, Forest, Pratt, Reiser, Pétilion, Morris, Mandryka, Veyron, Gillon, Lauzier, Bilal...

Au début de cette longue liste, le lecteur est encore enfant, il sait à peine lire, innocent sur sa trottinette. À la fin, essoufflé, ahuri, il est adulte, cadre supérieur, un attaché case à la main, une cravate au cou, un œil rivé sur le cours de la bourse, la trottinette toujours aux pieds. Il ne s'est pas rendu compte qu'il avait grandi.

La bande dessinée conquiert un lectorat adulte dans les années 60, elle mute pour de bon. Et elle subjugué.

René Goscinny, avec le génie que l'on sait, tend la main à des dessinateurs variés et aux tempéraments contraires.

Grâce à lui la bande dessinée connaît un âge d'or. En lettres toutes aussi dorées s'affiche, sur le fronton du temple *Pilote*, sa devise : *Vis comica*.

« *Le comique visse le lecteur. Sur sa chaise.* ». Les érudits de l'Académie des inscriptions et belles lettres vous garantiront que cette locution latine signifie plutôt « *La force comique* ». À vérifier.

Les yeux rivés sur le magazine, le lecteur ne soupçonne pas la fièvre qui gagne le cerveau des artistes de *Pilote*, forçats de l'humour. Bientôt, au sein de cette équipe de rêve, c'est le temps des explosions. Bouderies, chamailleries et engueulades sont tonnantes mais fructueuses.

Sempé, au trait paisible semblant défier les lois de la pesanteur, s'essaie à la bande dessinée avec Goscinny, puis la boude.

Il se lance dans une opération incongrue : « *Quand je me suis mis à dessiner, raconte-t-il, j'ai eu envie de dessiner des gens heureux. Faire du dessin humoristique avec des gens heureux, c'est de la folie. Mais c'est mon caractère.* »

Il faut avoir du génie pour faire de l'optimisme l'ingrédient principal du dessin d'humour, tant ce dernier se nourrit habituellement du malheur des hommes. L'opération fonctionne à merveille, sa petite métaphysique du quotidien s'écoute comme une mélodie et s'entendra longtemps encore, bien après la disparition du dessinateur survenue cet été.

« Que reste-t-il de transcendant dans un monde sans Dieu ? ». Ce n'est pas Nietzsche qui pose la question. « Qu'est-ce que l'homme dans l'infini ? ». Ce n'est pas Pascal qui pose la question. Ce sont les petits bonshommes de Sempé.

Qu'est-ce que l'homme, infiniment petit, dans l'infini de la feuille de papier aquarellée de Sempé ? Une merveille de poésie et de philosophie.

Ses collègues, Gotlib, Mandryka et Bretécher, boudant la bienveillance de *Pilote*, quittent le journal et fondent *L'Echo des savanes*. Avant que naissent, plus tard, *Fluide Glacial*, *À suivre* ou *Métal hurlant*.

Trahison et culpabilité sont le prix à payer pour faire avancer l'histoire de la bande dessinée, comme en témoigne l'émouvante lettre de Gotlib à Goscinny, père spirituel qu'il décoit en claquant la porte de *Pilote* : « *Vous êtes le meilleur directeur de journal qui soit, j'ai infiniment de gratitude et d'amitié pour vous (...) et je suis infiniment emmerdé de ne plus vous satisfaire.* »

Les confessions de ce maître du burlesque sont rares. On trouve cependant, au détour d'une *Rubrique à brac*, une histoire intitulée « Chanson aigre-douce », qui raconte un souvenir de l'enfant juif qu'il fut, caché dans une ferme, pendant la guerre. Un moment suspendu. Du temps qu'on attrape, avec un filet à papillons. De la gravité parmi les farces et attrapes, les coussins péteurs et les peaux de banane. L'auteur de BD dans toute sa pudeur.

Bouderie toujours, Claire Bretécher, boude le machisme avec splendeur. Et le monde est suspendu à sa moue, admiratif.

À l'époque où les femmes sont représentées dans la BD sous forme soit « *d'obus pulpeux* », comme le disait Desproges, soit de mégères, Bretécher est la première à représenter des femmes de tous les jours, belles, moches, cellulite en étendard, mollesse et mauvaise foi pour toute séduction, préoccupations du quotidien sous le bras non épilé. Elle pioche dans l'air du temps et le réinvente avec une intelligence et une finesse telles que Roland Barthes la qualifie, en 1976, de « meilleure sociologue de l'année ». Elle rira beaucoup de cette formule. Son rire est le signe que les femmes sont entrées sur la scène éditoriale. Elles disputeront même aux hommes, à partir des années 90, le monopole de l'érotisme.

Je pense à Julie Doucet, Florence Dupré Latour, Aurélia Autica, Nine Antico, Aude Picault, Florence Cestac. Leur inconvenance déniaise, avec humour et grâce. Madame Beuverie, c'est elles.

En kiosque, toujours dans les années 60, *Hara Kiri* puis *Charlie Hebdo* boudent la connerie.

L'heure est venue de publier l'impubliable. Cavanna, fondateur de l'hebdomadaire avec le professeur Choron, déclare :

« *Faire le plein des affamés d'autre chose et mordre peu à peu sur la frange récupérable des résignés faute de mieux à la connerie tonitruante, voilà notre ambition.* »

Il s'agit d'« *applaudir aux plus beaux exploits de la Bêtise et de la Méchanceté, en rajoutant, en allant dans le même sens qu'elles, mais plus loin qu'elles, le plus loin possible dans leur logique tordue, jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'odieux, jusqu'au grandiose.* »

Je ne peux pas m'empêcher de penser à Flaubert, qui, avant d'écrire *Bouvard et Pécuchet*, confiait à George Sand : « *J'ai quelquefois des prurits atroces d'engueuler les humains* ».

Charlie est un vivier de dessinateurs, à l'aise aussi bien dans le dessin d'humour que dans le strip, en passant par le reportage dessiné et la caricature politique.

Pudeur, encore : Cabu est l'inventeur du reportage dessiné en BD, ce que l'on appelle aujourd'hui « bande dessinée du réel », et n'a jamais jugé utile de le revendiquer.

Pudeur, toujours : les dessinateurs de *Charlie* sont l'exact contraire de cet homme dans son lit, dessiné par Wolinski, l'air las, disant : « *Ça me fatigue de penser.* »

Poésie, enfin : « *Et si au lieu de faire un pas en avant, comme le demandent les tacticiens de la Société Nouvelle, nous faisons un pas de côté ?* » s'interroge Gébé, qui, je cite, « *cherche des trucs sans douleur pour sortir de l'ornière, pour sortir des rails.* »

Le képi des policiers, il ne faut pas l'abîmer, dit avec douceur un personnage à un flic qui entreprend sa reconversion : « *vous pourriez y élever un petit chat.* »

« *Attention ! Il va falloir songer à économiser l'essence* », dit un pompiste à un automobiliste, « *les types des raffineries ont décidé d'apprendre la musique.* »

S'en suivra une œuvre des plus fortes et des plus poétiques, *L'An 01*, adaptée par Doillon au cinéma.

Hara Kiri et *Charlie hebdo* vivent, mal, au gré de la censure. Entre la mort du premier et la naissance du second, le magazine de bande dessinée *Charlie Mensuel* – qui doit son nom à Charlie Brown, héros, avec Snoopy, des *Peanuts* - accueille les dessinateurs orphelins. Cocktail détonant : les créatures de Pichard, Cabanes, Crepax, qui s'obstinent à confondre la simple culotte avec le costume trois pièces, côtoient *Mafalda*, *Krazy Cat*... L'imagination est au pouvoir et le pouvoir logé dans des bulles. Le slogan du magazine est trouvé par Wolinski : « *Charlie. Le seul journal de bandes dessinées lu par des gens capables de lire autre chose que des bandes dessinées* ».

Quel est cet « autre chose » ? Il y a dans *Peanuts*, le modèle de *Charlie Mensuel*, une maturité, une conscience, mêlées d'humour, qui préparent aux désillusions de la vie. Qui disent la vérité sur l'absurdité de la vie. C'est grand, et pourtant cela tient en un strip de trois ou quatre cases.

On retrouve cette lucidité et cette franchise chez Quino, Copi, Wolinski. Leur dessin capte l'essence de la vie réelle en la simplifiant, et la saisissent mieux qu'un discours long comme celui que vous entendez en ce moment même. Leurs saynètes résument la condition humaine et nous font cadeau d'une rédemption par le rire.

« *Laissez de côté vos yeux* », dit Cavanna, « *le dessinateur vous prête les siens.* »

Et les yeux des dessinateurs, comment fonctionnent-ils ? C'est la main qui guide l'œil, plus que l'œil qui guide la main, nous le savons maintenant. C'est elle qui vous oblige à voir. Elle pressent, puis accomplit.

Le dessin est une langue intuitive qui, chez les *Charlie*, se cabre quand il s'agit de la domestiquer pour la faire rentrer dans le cadre strict d'une bande dessinée. Le dessin de nombreux auteurs s'apparente alors, sans le vouloir, à ce qu'on pourrait appeler « une écriture dessinée ». En apparence bâclée, en apparence seulement ! Une esquisse de dessin ? Non, c'est le dessin lui-même, dans toute sa spontanéité, dans toute sa sauvagerie. La justesse d'un personnage de Reiser, dans son fouillis, dans ses tâches, ses repentirs et ses maladroites, n'a rien à envier à celle de l'homme de Vitruve de Léonard de Vinci. « *L'exactitude n'est pas la vérité.* » : on jurerait que Delacroix a dit cela après avoir lu avec bonheur *Gros Dégueulasse* de Reiser.

La vérité, c'est l'expression, c'est la sincérité du geste.

Dans l'écurie d'*Hara Kiri*, dans l'étable de *Charlie*, entre le boeuf et l'âne gris, on trouve : Cabu, Gébé, Reiser, Willem, Fournier, Fred, Copi, Siné, Wolinski, Topor... Et plus tard Charb, Tignous, Riss, Luz, Honoré, Bernar, Kamagurka, Jul, Sattouf, Sfar, et votre académicienne du jour.

Dessinatrices et dessinateurs solidaires gravitant dans la presse satirique, citons encore Aurel, Gros, Soulcier, Lefred Thouron, Aranega, Foolz, Coco, Boll, Besse... Nos noms et pseudonymes ressemblent à des onomatopées de comic strips : « shebam, pow, blop, wizz »... L'expressivité est notre obsession.

7 janvier 2015, attentat. Deux abrutis ont fait, non un pas de côté, mais un pas en arrière, très loin en arrière. Obscurantisme. Carnage. Leur geste est immonde et notre détresse immense. Ma jeunesse prendra fin subitement ce jour-là. Désormais la bande dessinée m'occupera totalement. Peut-être parce que ma jeunesse, comme la vôtre, y est à l'abri.

Vous me pardonneriez, j'espère, de m'être attardée sur ces géants dont la personnalité s'est forgée et exprimée dans les années 70. Leur liberté de ton m'inspire encore. J'ai eu en outre le privilège d'en côtoyer certains ; Bretécher, Pétillon, les dessinateurs de *Charlie Hebdo*. Je sais que je ne sais rien, si ce n'est ce que je leur dois.

Ils ont fait l'expérience de la politique, de la libération sexuelle, de l'amour, de l'absurdité de la vie, et en sont devenus des penseurs, jamais poseurs, le temps d'un dessin. Nous avons éprouvé la douleur et le manque après leur mort, ce qui a peut-être fait de nous des philosophes, le temps d'un dessin ou d'un album. Le cœur a ses chagrins que la bande dessinée transforme.

La BD transforme et se transforme. Dans les années 2000, les cases ont explosé, la marge s'est étendue, Dada galope à bride abattue à L'Association - nouvelle maison d'édition fondée par des auteurs, les mangas ont franchi le seuil des éditeurs... Il m'est impossible d'être exhaustive.

Revenons sur cette formule lapidaire de Cavanna : « *Le dessinateur vous prête ses yeux* ». N'est-elle pas, en plus trivial - la trivialité étant le sel, le trésor des dessinateurs - l'équivalent de cette célèbre citation de Marcel Proust :

« *Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est.* »

De qui Proust parle-t-il ici ? Des artistes, d'Elstir, personnage de peintre idéal inspiré de Monet, Whistler, Manet, Boudin, Renoir. De ceux qui voient ce que les autres ne voient pas. Qui disent tout, en deux coups de crayon ou de pinceau. Et qui nous laissent dans un état de rêverie ou d'effroi, dans un état profond de reconnaissance du monde et de soi.

Vous remarquerez qu'avec toupet je jette une passerelle entre le dessin et la peinture, sans me soucier de la hiérarchie des arts. Cette hiérarchie est, à mon sens, un abus de pouvoir. Le dessin populaire en mode mineur, et la grande peinture, comme la littérature, en mode majeur ? Au départ des « grandes machines », ces toiles imposantes, parfois monumentales, il y a toujours des petits dessins. Voyez les croquis grotesques en marge des études de Delacroix ou de Léonard de Vinci : de minuscules personnages de bande dessinée y fourmillent. Expression de la liberté, de l'insoumission du créateur. Le dessin est la voûte qui supporte les grands édifices, et il y a de la vie entre les pierres. La trivialité et la familiarité ne s'opposent pas à la beauté, au contraire.

L'expression « grandes machines » ne me semble pas réservée à la peinture.

Pensons aux 200 planches de Crumb illustrant *La Genèse*, qui occupaient une salle entière du Musée d'art moderne il y a quelques années, pensons à la fresque de 130 mètres de long de Joe Sacco représentant la bataille de la Somme... Mais il n'est heureusement pas nécessaire de prendre son mètre pour mesurer l'importance de la BD et la faire entrer dans l'Histoire !

Les sujets mêmes font des bandes dessinées des grandes machines : La guerre, par Tardi. La Shoah, par Spiegelman. Le cinéma, par Blutch. La famille, par Alison Bechdel. L'enfance, par Camille Jourdy ou Alexis Dormal. L'énergie, par Christophe Blain. L'écologie, par Inès Léraud. La femme, son histoire et son combat, par Catel, Pénélope Bagieu, Liv Strömquist et tant d'autres. Le pouvoir, par Anne Simon. L'adolescence, par Riad Sattouf. La zoophilie (au sens noble), par Anouk Ricard. L'amitié, par Emmanuel Guibert. Le courage, par Emile Bravo. Le western, par Matthieu Bonhomme. La mémoire, par Chris Ware. Le judaïsme, par Sfar. La vie d'artiste, par Anna Haifisch. Le folklore, par Mizuki. La solitude, par Tsuge, La vie de couple, son folklore et sa solitude, par Fanny Dalle-Rive et Anne Baraou... Je pourrais égrener ici tous les sujets du monde, car les autrices et les auteurs les abordent tous, y mettant tout leur être.

Quant à la forme : le 9e art aujourd'hui ne cesse d'accueillir de nouvelles expériences graphiques et picturales, intimistes ou spectaculaires. Voyez Killofer, Mc Guire, Jochen Gerner, David B, Brecht

Evens, Nadja, Sardon, Debeurme, Schrauwen, Blanquet, Dominique Goblet... A la fois dessinateurs et géomètres, peintres au feutre et graveurs autodidactes, un œil sur l'art brut, l'autre sur l'art contemporain.

Les artistes « *ne méprisent rien* », disait Albert Camus, « *ils s'obligent à comprendre au lieu de juger* ». Comble de leur ouverture, ils convient parfois scénaristes, graphistes et coloristes, telle une Isabelle Merlet, pour gonfler les poumons de leurs œuvres. Puis l'éditeur ou l'éditrice, une Gisèle de Haan par exemple, avec qui je travaille au sein de la maison Dargaud si précieuse à mes yeux, fait avec habileté d'esprit et de main la jonction entre le spirituel -l'élixir d'artiste- et le matériel -le livre imprimé. La bande dessinée est une solitaire qui a besoin des autres.

La publication s'apparente au franchissement du 4e mur au théâtre. L'auteur et son livre se retrouvent sur les tables des librairies et les rayonnages des bibliothèques, puis dans le canapé du lecteur - cette arène. Des genoux pour lutrin, des yeux pour témoins, le cœur ou le ventre annonçant le verdict. L'album met le diable ou l'ange au corps.

La BD émerveille, mais son auteur ne vit pas toujours de ses tours de magie. Narcisse au bulbe d'argile, il doit savoir que désormais son art s'abrite sous la cloche de l'Académie des beaux-arts, qui aura à cœur de ne pas le laisser se transformer en légume oublié.

« *Littérature qui se regarde et image qui se lit, la bande dessinée mêle, dans un système d'échange, le romanesque et le plastique... Ni écrivain, ni plasticien. Cette indécision m'apparaît merveilleusement féconde, comme le plus sûr moyen de voyager en dehors des routes* », confie Blutch, gardien de mon épée aujourd'hui. La nature incertaine de la bande dessinée, c'est sa richesse.

Ni écrivain, ni plasticien. Ni peintre, ni graveuse. L'autrice de BD voyage en dehors des routes, mais, comme Ulysse, elle a besoin d'un foyer. Elle l'a trouvé ici, à l'Académie des Beaux-Arts. Permettez-moi de remercier mes consœurs et confrères d'avoir eu l'audace de m'élire en section Peinture, puis d'avoir généreusement offert à la BD une place de choix dans une section Gravure transformée, agrandie et renommée, où je siège désormais : la section Gravure et Dessin.

« *Ni écrivain, ni plasticien, ni...* », certes... mais cela fait beaucoup de négations pour un art aussi jubilatoire.

« *Bédéastes, bédéistes, bédéoux, bédégraphes* » ?... c'est presque un bégaiement pour un art aussi foncé. Inutile de nous définir de manière tirbouchonnée et boulocheuse comme un pull de Gaston Lagaffe. Nous sommes autrices et auteurs. Une désignation que nous partageons avec les écrivaines et les écrivains.

Car aux passerelles jetées tout à l'heure entre dessin et peinture, dessin et philosophie, s'ajoute évidemment celle qui relie dessin et littérature. La bande dessinée ne serait-elle pas finalement un Pont des arts ? Un pont qu'une accumulation de petits cadenas d'amour ne saurait effondrer, au contraire.

La peinture la nourrit, sans l'étouffer.

La philosophie l'étreint, sans l'enfermer.

La littérature et elle communient, sans dispute.

La poésie en rayonne, sans la brûler.

La danse (le geste) la rejoint ;

La photographie et le cinéma l'enrichissent, et la bande dessinée de dire *moteur !* ou *coupez !* quand bon lui chante, sans craindre d'exorbitants frais de tournage.

Le théâtre lui ressemble.

Savez-vous que les auteurs de bande dessinée, assis à leur table à dessin, un miroir en face d'eux, « jouent » leurs personnages avant de les dessiner ? Ce qui explique d'ailleurs chez eux une présence exagérée de plis du front, rides jugales et autres triples mentons d'expression, que leur gomme, hélas, ne peut effacer.

Le créateur se ride ; les pages d'une bande dessinée peuvent se froisser. Mais elle ne vieillissent pas. Le livre nous emporte, loin, aussi loin qu'une promesse. Les distances s'étendent, l'espace est immense, le temps à portée de main. Par l'art séquentiel, ses ellipses, son rythme battu comme un

cœur battant, son découpage et ses cadrages qui font coïncider travail de l'imagination et sensations éprouvées en dessinant, en lisant, nous pouvons isoler, pour reprendre les mots si doux de Proust, « *ce que nous n'appréhendons jamais : un peu de temps à l'état pur.* »

Les pages se tournent, le livre se relit, les personnages survivent... « *La rumeur des distances traversées* » court à l'infini. Dessinatrices et dessinateurs, lectrices, lecteurs, avec la bande dessinée, ne goûtons-nous pas finalement un peu de cette grâce que confère l'Académie des beaux-arts : l'immortalité.